

— Ou je me trompe fort, dit la jeune fille, ou ce que nous entendons n'est autre chose que le bruit de la cataracte de Stone-Byres.

— Nous nous arrêterons au village, dit le comte en doublant le pas.

En moins d'un quart d'heure, ils parvinrent à la cataracte dont les mugissements furieux se mêlaient aux premiers sifflements de la bise du soir, et découvrirent, au fond de la vallée, quelques feux épars çà et là dans l'ombre : lord Graham respira.

C'était fête à Stone-Byres, fête modeste et simple comme celles de tous les pauvres bourgs d'Ecosse. Le matin, une prière en commun au patron du lieu, le soir, quelques danses sous les grands chênes à la lueur des étoiles. L'arrivée de deux étrangers, à pareille heure, était presque un événement ; il en résulta une légère interruption dans les jeux des villageois. Mais Lucy ne leur laissa pas le temps de satisfaire leur curiosité, car ayant avisé une auberge d'apparence convenable, elle aborda un vieillard assis sur la porte, et s'informa si son père et elle pourraient se reposer dans sa maison.

— Par saint André, dit le montagnard en souriant, il faudrait que le vieux Burk-Staane fût aveugle et sourd pour ne pas se laisser prendre à ces yeux charmants et à cette voix de sirène. Entrez, ma belle enfant, entrez ; vous avez l'air fatigué. Justement le souper est tout prêt : faut-il vous le servir ?

— Mon père et moi, nous avons bien besoin de repos, dit Lucy.

— Bah ! reprit Burk, ce sera l'affaire d'un instant ; soupçons d'abord et nous verrons ensuite. Je reviens dans la minute.

Burk sortit. En même temps un jeune homme de vingt-huit ans environ parut à l'autre extrémité de la salle. Bien qu'on reconnût sur le visage du nouveau venu le type de rudesse particulier aux enfants des montagnes, il portait dans toute sa personne un air de distinction qui n'échappa point à la clairvoyance de Lucy. Il s'assura que Burk-Staane ne pouvait plus l'entendre, et s'approchant avec mystère du noble voyageur :

— Vous êtes lord Graham, lui dit-il.

— C'est vrai, balbutia le comte interdit.

— Vous venez prendre possession du château de Loch-Tall ?

— C'est encore vrai.

— L'homme à qui vous avez parlé ici sait-il qui vous êtes ?

— Non.

— Tant mieux. Je me charge de le lui apprendre.

— Mais, monsieur, dit lord Graham en le mesurant de la tête aux pieds, que devons-nous penser d'une semblable inquisition ? Avez-vous reçu du ciel le don de pénétrer les secrets des hommes, ou plutôt la police de cette pauvre république aux abois vous a-t-elle chargé de nous surveiller et de nous suivre ?

— Je ne suis ni devin ni espion, et la mission dont je m'acquitte est une mission de paix et de salut. Je vais bien vous surprendre, car rien de ce qui vous touche à l'heure présente ne m'est étranger. — Vous étiez à Dernstall, sur la terre d'exil, lorsqu'un avis du général Monk vous a rappelé à Londres. Là on vous a annoncé le prochain rétablissement de Charles II, votre roi et le mien, et votre premier souhait a été de revoir cette Ecosse chérie où vous aviez laissé tant de souvenirs. On vous a restitué vos droits sur le fief de Loch-Tall, et c'est appuyé sur ces droits sacrés que vous venez ouvrir cette porte si

longtemps verrouillée et rendre son maître au vieux manoir...

— Tout cela est vrai, dit lord Graham, et demain j'espère...

— Non pas demain, interrompit le jeune montagnard, et voici pourquoi. Pendant que vous voyagez à petites journées, côtoyant nos torrents rapides et l'œil borné par l'horizon de nos rocs sauvages, vous ignorez ce qui se passait à Londres, vous ne saviez pas qu'une nouvelle éruption avait ouvert les flancs du volcan mal éteint. Oui, milord, la république a ramassé son épée, et notre cause, la cause de Charles II, a reçu un violent échec. Le général Lambert s'est évadé de la tour de Londres et rallie ses troupes dispersées ; sans doute ce n'est là qu'un revers passager, et la justice de Dieu triomphera... En attendant, il faut courber la tête, et demander à la prudence la victoire qu'un courage aveugle ne ferait que compromettre. Et maintenant, il me reste à vous dire, pour vous prouver que ma science n'a rien que de naturel et d'humain, que je tiens ces renseignements de votre ami sir Horace Ashley, capitaine de l'armée royaliste, qui me les a envoyés par un courrier dont le cheval, lancé au galop sur la grande route, n'a pas eu de peine à vous devancer d'une trentaine d'heures.

— Sir Horace Ashley ! s'écria Lucy avec un mouvement de joie qu'elle reprima aussitôt ; puis elle reprit tristement : J'h quoi ? de nouveaux dangers ! que faut-il fuir, bon Dieu !

— Vous confier à moi, milady, répondit d'un ton grave le jeune Ecossois, dont le regard fier rencontra alors le regard humide de Lucy ; quant à vous, milord, ayez soin de mieux croiser ce surtout qui laisse apercevoir votre pourpoint de velours et ses brocards d'or, et lorsque mon père va rentrer, car c'est mon père que vous avez vu tout à l'heure, traitez-le comme votre égal, choquez votre verre contre le sien ! Mais surtout qu'il ne sache pas qui vous êtes !

— Mais pourquoi craindre votre père ? demanda timidement Lucy...

Pourquoi ?...

Burk-Staane entra en fredonnant. George remit sa réponse à plus tard et les lèvres entr'ouvertes de lord Graham et de sa fille se fermèrent, comme frappées d'un engourdissement subit. Le vieux montagnard était chargé de provisions qu'il déposa sur la table avec une sorte de symétrie coquette, en disant :

— Vous ne ferez point un très-bon repas, mes honorés hôtes. Un quartier de chevreuil et quelques fruits secs, voilà tout ce qu'il me reste à vous servir. Au surplus, c'est offert de bon cœur, et l'appétit, dit-on, supplée à la qualité. A table, à table ! et si vous voulez bien le permettre, mon fils et moi nous vous tiendrons compagnie.

— Notre intention, dit Lucy, était de vous le demander...

— Aussi gracieuse que belle ! murmura Burk-Staane en souriant. Mais nous perdons le temps en vaines paroles et je ferais mieux de remplir vos verres. Un mot encore pourtant. Plairait-il à mes convives me dire leur nom, afin que je puisse le joindre dans ma pensée au souvenir de cette soirée ?

Lord Graham et Lucy se regardèrent avec effroi.

Mon père, dit George après un court silence et avec une intention marquée, je croyais que l'hospitalité des montagnards d'Ecosse avait, par-dessus tout, horreur des exceptions, qu'elle était ouverte à tous, égale

pour tous, et qu'elle ne s'abaissait jamais à une indiscrete curiosité. Est-ce donc à l'élève civilisé de l'université d'Oxford de rappeler cette noble maxime au puritain de Stone-Byres ?

Burk ne répondit pas, mais une contraction nerveuse des muscles de son visage trahit l'effort violent que s'imposait sa colère pour ne pas éclater au dehors.

— Au reste, reprit George avec assurance, votre question est en retard et vos hôtes y ont répondu d'avance. Vous avez pour convives sir James Lindsay, bon bourgeois d'Edimbourg, et sa fille Lucy. Ils viennent, munis d'un pouvoir de la république, s'installer en maîtres au château de Loch-Tall...

— A Loch-Tall ! dit machinalement Burk, en s'adressant à Lord Graham, mais encore étourdi de la remontrance de son fils. C'est tout près d'ici. Ce matin encore, Tom-Trick, le cheval de George, m'y a conduit en moins de rien. Ah ! c'est un beau fief, et qui n'a pas son pareil à dix lieues à la ronde. Et, sur ma foi, si c'est une largesse de la république...

— Ce n'est point une largesse, interrompit George une seconde fois, encore moins un faveur. La république, en transmettant à sir Lindsay le fief de Loch-Tall, a entendu le récompenser des éminents services qu'il lui a rendus dans maintes circonstances, et notamment lors du procès et de la condamnation du roi Charles Ier.

Lord Graham et sa fille ne savaient que penser du nouveau baptême qu'on les forçait d'accepter, lorsque Burk le consacra définitivement par un toast.

— A sir James Lindsay, s'écria-t-il en élevant son verre, et à la république, dont, à ce que je vois, il est un des plus zélés défenseurs !

Lucy baissa les yeux et, sur un signe de George, lord Graham, que nous appellerons momentanément sir Lindsay, choqua son verre contre celui de Burk-Staane.

Mais il ne put répéter le toast. La force lui avait manqué.

MOLÉ GENTILHOMME.

(A continuer.)

Mike Fink, le Batelier.

On peut considérer Mike Fink comme le représentant fidèle d'une race d'hommes aujourd'hui éteinte, qui se distinguait par des caractères aussi tranchés que les Iazzaronis de Naples, ou les Egyptiens ou Gitanos que l'on rencontre dans l'Ancien comme dans le Nouveau-Monde. L'existence de ces hommes n'a pas duré au-delà d'un tiers de siècle. Ils commencèrent à se montrer à l'époque où le commerce pénétra dans les districts de l'Ouest, et ils ont tout à fait disparu de ces contrées depuis l'introduction des bateaux à vapeur.

Il est impossible de comprendre comment il se trouvait des hommes qui, pour un modique salaire, abandonnaient avec joie les travaux des champs pour embrasser le métier de batelier qui, plus qu'aucun autre, sans exception même le métier de soldat, était accompagné de privations et de périls de toute espèce. Rien n'était propre, comme les travaux des bateliers, à ruiner la santé et à mettre un terme à la vie. On ne peut se faire une idée des peines et des fatigues auxquelles ces hommes étaient en butte lorsqu'il s'agissait de remonter la rivière, à travers des méandres sans nombre. Le bateau ne mar-